

Lundi matin
À bas l'travail!
Lundi matin, France/Italie 2002, 120 minutes

Michel Euvrard

Number 225, May–June 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48346ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Euvrard, M. (2003). Review of [Lundi matin : à bas l'travail! / *Lundi matin*, France/Italie 2002, 120 minutes]. *Séquences*, (225), 40–40.



L'éloge des amitiés viriles

LUNDI MATIN

A bas l'travail !

Lundi matin, le retour au travail, pas le meilleur moment de la semaine. Vincent, la quarantaine bien avancée, est ouvrier soudeur ; ce lundi matin, comme les autres matins de la semaine, il prend un train puis un bus qui l'amènent devant la grille de l'usine que, ce matin-là comme les autres, il hésite à franchir, qu'il franchit bon dernier. Il travaille dehors, dans la vapeur, le bruit, le crachotement des hauts parleurs qui diffusent des messages inintelligibles, le va-et-vient des ouvriers qui transportent des poutrelles, des tuyaux sur lesquels il fait au vol des soudures. Quand il rentre chez lui à la fin de la journée et qu'après avoir salué sa femme, et ses enfants qui le remarquent à peine, il s'installe devant son chevalet de peintre du dimanche, sa femme vient aussitôt lui rappeler qu'il n'a toujours pas remplacé la gouttière qui fuit !

La grille de l'usine, le deuxième jour, il ne la franchit pas, fait l'usine buissonnière, va s'allonger dans l'herbe sur la pente d'une colline d'où la vue s'étend sur une vaste zone industrielle, puis va voir son père. Les deux hommes retrouvent dans un café une tablée d'amis russes (géorgiens ?) : chants, beuveries. Vincent, saoul, descend vomir dans les toilettes, aidé par la dame-pipi, son ami Robert, travesti.

Commence alors la deuxième partie du film, le voyage en Italie. Vincent fait dans le train la connaissance de Carlo, qui le pilotera dans Venise : promenade en gondole, pique-nique en bonne compagnie dont un jeune prêtre, plaisanteries, chansons ; sur le toit d'une maison, Carlo lui nomme les monuments environnants ; passage dans l'appartement de Carlo où s'affairent trois belles femmes ; spectacles et sons de la rue, toujours des chansons, alors que, dit Vincent, « on ne chante plus en France ». Bref, une ville où l'on sait encore « s'asseoir autour d'une table, dire aux gens des choses agréables, boire et chanter ensemble. »

Mais Vincent se fait voler son argent, il faut rentrer. « Tiens, salut », dit sa femme à son retour. Demain l'usine, jusqu'à la retraite. Au moins cependant, le fils aîné et sa copine font-ils du parapente, et à l'église un couple mixte se marie.

Fanfare.

Lundi matin est donc moins folâtre et foisonnant que **La chasse aux papillons** et **Adieu, plancher des vaches** que je viens de revoir ; le poids de la société, de la famille, du travail s'y fait sentir plus lourdement. Je pense que c'est parce qu'il tourne davantage autour d'un seul personnage principal, qui de plus n'est pas un enfant, un adolescent ou une personne âgée, mais un homme dans la force de l'âge, assujéti à quantité d'obligations professionnelles et familiales.

Cela influe aussi sur le développement du film, moins polyphonique, plus narratif et linéaire, nettement divisé en deux parties antithétiques, la vie réelle à la maison et à l'usine, la fugue et le séjour de rêve à Venise.

On retrouve certes le goût d'Iosseliani pour l'eau, les canaux et les rivières, pour les moyens de transport variés, trains, tracteurs, une Renault 4L ; on lui découvre du goût pour la peinture, et de l'amitié pour les peintres *amateurs* : le fils aîné de Vincent peint aussi — Saint Georges et le dragon à la fresque dans l'église du village. Des jeunes gens et des jeunes filles sont toujours là avec leurs bicyclettes, et si « les Français ne chantent plus », les Russes, les Gitans qui passent dans leurs caravanes, le font à leur place, et les Vénitiens à Venise ; mais c'est plus épisodique.

« Solange », la vieille dame qui joue de l'harmonium et du trombone à coulisse dans **La chasse aux papillons**, et fait une apparition dans **Adieu, plancher des vaches**, joue ici, un peu plus vieille et courbée de film en film, la grand-mère, très complice du fils cadet, très vieille dame respectable, jusqu'au moment où — image incongrue comme Iosseliani aime en inventer — elle apparaît au volant d'un cabriolet Alfa Romeo !

Iosseliani lui-même fait un numéro grandiose, en marquis vénitien qui reçoit Vincent dans son palais, mais s'en débarrasse prestement de crainte qu'il doive prendre splendidement soin de lui alors qu'il est fort désargenté, réduit à poser pour un peintre de rue...

Vincent habite une campagne assez ingrate et l'atmosphère générale n'est plus aussi légère, aussi loufoque. Mais le ton et l'invention sont toujours savoureux, l'éloge des amitiés viriles chaleureux, la revendication de liberté aussi obstinée. Un film d'Iosseliani est une petite fête pour le cœur.

Michel Euvrard

France/Italie 2002, 120 minutes - Réal. : Otar Iosseliani - Scén. : Otar Iosseliani - Photo : William Lubtchansky - Mont. : Otar Iosseliani - Mus. : Nicolas Zourabichvili - Déc. : Gabriel Cascarino - Cost. : Cori d'Ambrogio - Son : Jérôme Thiault, Claude Villand - Int. : Jacques Bidou (Vincent), Anne Kravz-Tarnavsky (femme de Vincent), Narda Blanchet (mère de Vincent), Radslav Kinski (père de Vincent), Dato Tarielashvili-Iosseliani (fils de Vincent), Pasa Chanal (voisin), Myriam Laidouni-Denis (femme du voisin) - Prod. : Roberto Cicutto, Martine Marignac, Luigi Musini, Maurice Tinchant - Dist. : Séville.